

Chronique littéraire En un pays tranquille...

Michèle Lalonde

Volume 3, numéro 5 (17), novembre 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30118ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lalonde, M. (1961). Chronique littéraire : en un pays tranquille.... *Liberté*, 3(5), 738-740.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

En un pays tranquille...

Faut-il le dire ? Nous vivons en pays confortable, calfeutré de sécurité et d'aisance, emmitouflé de petites certitudes quotidiennes, comme celle de trouver trois fois par jour le pain sur la table chromée de la cuisine, comme celle de vivre en paix, bien au chaud, durant la saison morte du contentement matériel. Et tout se passe comme s'il ne restait rien à conquérir sur le high living standard américain et le fair-play anglais. . . Tout se passe comme si nous n'avions en toute justice rien à redire, si ce n'est, ironiquement, avec le poète, que nous ne sommes "pas bien du tout, assis sur cette chaise", et qu'il est "impossible de recevoir assis tranquillement la mort grandissante" . . .

Nous vivons, selon toutes apparences, en pays tranquille, en marge des luttes qui font éclater la détresse de l'Homme sur d'autres continents avec l'évidence des situations tragiques. Tous les jours, les grands média de communication nous trouvent à l'écoute du sang des hommes, ceux d'Afrique ou d'Asie, ceux d'ailleurs . . . La colère du plus anonyme des manifestants algériens, la misère de quelque population tourmentée par la faim, les dernières images d'une ville en conflit s'allument tous les jours dans la pénombre de nos salons. Tous les jours nous pensons avoir fidèlement rendez-vous avec l'Homme, ouvrir notre conscience à la dimension de sa réalité bouleversante, en concevant le cadre de son destin à la dimension du petit écran. . . Le témoignage humain nous arrive des parties reculées du monde et nous touche de près. *Mais nous avouons pudiquement, presque avec excuses, notre relation de fraternité à cinq millions d'hommes et de femmes qui vivent ici, au présent, selon un destin qui est aussi le nôtre et dont le sens paradoxal reste à déchiffrer et à nommer.*

L'indifférence aux êtres qui nous côtoient, notre négligence à les reconnaître, à les entendre, à les rejoindre et, pour tout dire, notre mauvaise conscience de vivre, mesurant toute la distance entre ICI et AILLEURS, c'est-à-dire entre une préoccupation, une connaissance charnellement éprouvées de l'Homme et une exigence lointaine de fraternisation.

Or, si l'engagement de l'écrivain canadien-français ne consiste pas à percer et traduire le sens le plus exigeant des réalités qui le concernent, du paysage humain qui le sollicite IMMEDIATEMENT, je ne veux croire ni à l'engagement, ni à l'écrivain canadien-français.

Je n'ose espérer que les critiques auront bientôt résolu à leur satisfaction la question de savoir si oui ou non il existe une littérature canadienne-française, et si nous sommes près de produire le fameux chef d'oeuvre qui témoignera de notre envergure de pensée et de notre conscience de l'humain universel. . . Je crois seulement que notre légendaire maladresse à écrire, s'il la faut reconnaître, ne peut-être fonction que d'une maladresse à vivre, d'une inaptitude plus ou moins grande à nous sentir totalement impliqués, participants responsables et, pour cela même, passionnément tentés d'être conscients.

Or, à commencer par Saint-Denys Garneau, les poètes ont d'abord dénoncé l'évidence immédiate de la douleur. Notre poésie fut ainsi l'acte d'auto-perception malheureuse d'une âme-porteuse-de-mort ; circuit fermé de la conscience solitaire, coupée du monde, emprisonnée dans l'espace sans joie de l'incommunicable. Nos romanciers ont également parlé de mort intérieure en révélant le drame intime de personnages hantés par la sensation coupable de l'échec, en proie à la fatalité de l'auto-destruction et du refus. On a reproché à cette littérature navrante, trop exclusivement attentive à la réalité canadienne, sa noirceur systématique et son insuffisance à dégager une vérité humaine de portée universelle... L'écrivain peut-il se montrer trop anxieux de témoigner sur place ? de comprendre ce qui lui est immédiatement proposé comme une énigme ? de chercher l'expression d'une réalité humaine en commençant par celle qui lui est la plus accessible, celle de l'homme d'ICI ? Je persiste à croire que plus nous en témoignerons au contraire, plus nous mettrons de lucidité à définir sa condition, son drame intime, la contradiction troublante de sa destinée, plus il nous sera donné en même temps de proposer quelque vision généreuse et révélatrice du monde. Nous vivons ici, ou sommes en train d'y apprendre à vivre ; et il nous importe avant tout d'ajuster notre

lentille intérieure au réel qui nous cerne, pour tenter de dégager le sens, les évidences, les pourquoi irréductibles de l'expérience humaine, à partir d'une expérience humaine qui est la nôtre.

Aujourd'hui plus que jamais, il nous est devenu impérieux de lier connaissance avec la réalité humaine *que nous sommes*. Il est nécessaire que nous sachions reconnaître l'Homme sous les traits, le nom, l'identité à la fois familière et secrète du premier compatriote venu, des premiers cinq millions d'êtres venus.

Cette nation, qui vit tranquillement à l'étau de ses paradoxes, il nous importe de la comprendre; sa survivance humiliée, son défaitisme et son incroyable puissance d'obstination, sa résignation peureuse, ses lâchetés et sa sourde insoumission au déterminisme des circonstances: tout cela participe d'une aventure morale qu'il nous faut valoriser. Il nous appartient de formuler en termes universels de liberté, le sens d'un destin collectif qui contrarie depuis trois cents ans la logique de l'Histoire.

Nous ne sommes pas des chargés de littérature canadienne-française. Nous n'avons à proposer que l'expression d'une inquiétude qui nous est propre et notre tentative d'y trouver réponse, fut-ce encore malaisément, **AU FUR ET A MESURE DE NOTRE CONSCIENCE DE VIVRE**, c'est-à-dire, poème par poème, mot par mot.

Michèle LALONDE